

ROCK MY RELIGION

Programmation projetée en salle - Séance unique
Dimanche 10 février 2008 à 13h30
Cinéma l'Écran, place du Caquet, 93200 Saint-Denis
(M° ligne 13 arrêt "Basilique de Saint Denis")

Dan Graham est l'un des artistes majeurs du courant conceptuel, et de l'art en général. À l'instar d'un Vito Acconci ou d'un Bruce Nauman, son œuvre foisonnante est marquée par l'hétérogénéité des formes et des médiums auxquels il fait appel : sculpture, installation, architecture, écriture, vidéo...

Parmi les thèmes divers abordés dans son travail, le rock occupe une place de choix. Nombre de ses œuvres font ainsi appel à la musique en tant que sujet, motif ou matériau. C'est le cas de la vidéo *Rock My Religion* (1982), ou de sa collaboration avec Glenn Branca lors de son exposition à la Kunsthalle de Bern en 1983 (une installation de Dan Graham servit de « décor » aux concerts donnés par le compositeur new-yorkais, proche de la no wave). Organisateur en 1994 à la Frankfurter Städelschule d'un « Symposium sur la musique rock et l'architecture » accompagné d'un programme de films musicaux, il était plus récemment l'auteur (avec Tony Oursler et Rodney Graham) de l'opéra punk *Puppets and Heavenly Creatures* (2004) mettant en scène des représentations de Georges W. Bush et Ben Laden. Il n'a pas cessé d'écrire sur la question pendant une quinzaine d'années. Deux recueils sont d'ailleurs parus en France aux Presses du Réel : *Rock My Religion* (1993) et *Rock/music Textes* (1999).

Grand amateur de musique pop, son activité de critique entamée au sein d'un fanzine créée par Joseph Kosuth à la fin des années soixante relevait d'abord du « hobby » avant de faire véritablement partie de son projet artistique, ce que révèle sa propre indécision quant au statut à donner aux écrits, entre textes critiques et œuvres d'art. Seule certitude, sa carte de presse lui permettait toujours d'accéder gratuitement aux concerts.

Certains de ses articles, quoiqu'ils abordent des thèmes extrêmement variés, ont la particularité de présenter des fragments similaires, des reprises alors remises en situation (*Rock My Religion*, par exemple, était d'abord le texte d'une conférence avant de devenir le scénario d'une vidéo), traduisant sa volonté de ne pas analyser les choses

indépendamment les unes des autres, par catégories, hors d'un contexte élargi. Ses textes et ses sujets sont un matériau en mouvement, perpétuellement recyclé, partie d'un écosystème au même titre que les idées, les faits, les phénomènes culturels. Cette approche en forme de vases communicants inspire à l'artiste sa conception de l'art comme d'une activité hétéronome, excluant la hiérarchie – donc la séparation – entre arts populaires et Beaux-Arts, entre disciplines, genres et médiums, et lui permet d'opérer des croisements inattendus. Il nie la vision élitiste et convenue d'une culture de masse synonyme d'asservissement, d'aliénation, de facticité... revendique son authenticité, et la possible distanciation (des auteurs, du public...) vis-à-vis de l'idéologie manifeste qu'elle est censée véhiculer, au profit d'une signification politique. Il va alors jusqu'à considérer que le rock a pris la relève des avant-gardes : « Aujourd'hui, tandis que l'art est de plus en plus calculé et toujours plus cynique, nous comprenons qu'il ne reste plus de forme qui rende possible de continuer à travailler sur le transcendantal avec des images (...). La Musique – le rock – assume à présent cette fonction de l'art pictural. »

Les intitulés des articles eux même montrent bien l'aspect globalisant ou total de la pensée de Dan Graham : « L'artiste comme producteur », « Théâtre/Cinéma/Pouvoir », « The End of Liberalism », « Punk : Political Pop », « New Wave Rock & the Feminine »... Il y aborde et établit une relation entre des données artistiques, musicales, politiques, sociologiques, philosophiques, architecturales, urbanistiques, ou encore religieuses.

La vidéo *Rock My Religion* explore justement les parallèles entre rock et religion, en produisant ou suggérant des connexions, fusions ou renversements inédits entre différents éléments constitutifs de l'histoire et de la société américaine. J'en livre ici quelques-uns en vrac : le puritanisme, ses châtiments et son enfer, le mouvement hippie devenu yuppie, leur paradis (éventuellement artificiel), le moralisme, le capitalisme, la reproduction sans sexe, le sexe sans

reproduction, le péché individuel, la pureté collective, les sorcières de Salem, Patti Smith, les Shakers du XVIIIe siècle et leur messianisme au féminin, la Danse en Cercle extatique et rituelle qu'ils pratiquaient, la ferveur des assemblées baptistes, le pogo punk, la Danse du Fantôme des Sioux, la canonisation des rock stars, les symboles mythiques et sexuels, le culte du "fun" des teenagers, la valeur travail, la recherche d'une mission spirituelle, la consommation, le familialisme, l'égalité sexuelle, le sectarisme, les phénomènes communautaires liés au rock, les espaces alternatifs etc.

D'autres artistes, à travers des projets plus modestes, avaient déjà tenté des rapprochements impliquant la musique pop. Architecte et urbaniste de formation, Dara Birnbaum a débuté la vidéo en 1978 alors qu'elle enseignait au Nova Scotia College of Art and Design d'Halifax (Canada), où elle travaillait avec... Dan Graham. Elle fut l'un des premiers artistes à détourner des images télévisuelles (feuilletons, shows, publicités...) à des fins subversives, manipulant ou recontextualisant les symboles de la culture de masse pour en révéler les messages sous-jacents. Dans ses premières œuvres, ses recherches semblent se formuler littéralement à travers un démontage et un remontage incessant et systématique de l'image du rêve américain. Elle s'en prend ainsi allègrement aux représentations dans la culture dominante de la technologie, la violence, la sexualité, la consommation (celui qui consomme est également consommé)... ou encore la femme, en tant que spectacle conçu par et pour un « regardeur » masculin. Entre autres innovations dont elle est à l'origine, Dara Birnbaum a inauguré dans ses vidéos une forme proche du karaoké, utilisée à d'autres fins que le divertissement, dans laquelle les paroles des chansons qui constituent la bande son (les Doors, Hendrix...) défilent à l'écran et sont confrontées aux images.

Tony Cokes, pour sa part, semble avoir repris le flambeau abandonné par Dan Graham au début des années quatre-vingt alors que le rock comme l'art allaient devenir une grosse affaire, toute entière orientée vers l'argent et le business, s'éloignant radicalement de l'esprit Do-It-Yourself cher à l'artiste et d'une possible indépendance à l'égard du courant dominant. Ces changements confèrent au projet de Cokes une dimension pessimiste qui n'apparaît pas dans l'œuvre de son aîné. Ses vidéos, essentiellement graphiques ou typographiques (série des *Pop Manifestos*, 2000-2004) contiennent parfois des extraits de clips musicaux retouchés (*Ad Vice*, 1999). Il y explore les implications idéologiques des représentations et de la rhétorique dont les médias font

usage, dresse un langage formaté contre lui-même aux fins d'analyser les relations entre commerce et désir, et d'élaborer une critique subtile mais décapante des pratiques de l'industrie musicale. Il y questionne directement le spectateur à travers diverses formes d'énoncés, de slogans, de communiqués, de formules, de données statistiques... qui sonnent autant comme des messages publicitaires creux que comme des bribes de chansons ennuyeuses. La bande son, décevante et incomplète en regard des critères généralement admis dans le domaine de la musique pop, est signée par le groupe SWIPE, dont il est membre.

Texte et programmation : Edouard Monnet